

---

## Groupe ISP – dépt formation

© ISP 2007 – reproduction interdite

### Existe-t-il encore de Grands Hommes ?

(N. Péhau)

#### Sujet Commissaire de Police 2007

En 1789, à Königsberg, en Prusse orientale, le philosophe Emmanuel Kant, apprenant la prise de la Bastille, commet l'audace d'interrompre sa promenade quotidienne, chose extraordinaire qui, dit-on, ne lui arriva en aucune autre occasion. Or, selon la morale kantienne, il faut et il suffit que chacun fasse librement son devoir propre à l'être raisonnable, qu'il l'accomplisse à la place qui lui est dévolue, si modeste soit-elle, pour que soient tariées à leur source la violence et l'injustice. En ce sens, chacun est responsable de l'humanité (entendue comme la qualité proprement humaine de nos actes): l'individu n'est pas appelé à assumer cette responsabilité par quelque haut fait ou sacrifice qui lui serait commandé de l'extérieur (par Dieu ou par un parti), mais par l'accomplissement tranquille et quotidien de ses tâches. Le grand homme n'est grand qu'à cette condition.

Bien que rejetant en quelque sorte la figure de l'Homme providentiel, Kant appartient à ce nombre restreint de penseurs qui ont marqué l'humanité. Outre les philosophes, l'Histoire retient plusieurs figures qui ont pesé sur le cours des évènements. Figures militaires (Alexandre le Grand, Napoléon I<sup>er</sup>,...), scientifiques (Albert Einstein, Galilée,...), politiques (Roosevelt, Lénine,...) elles constituent une liste aussi longue que variable. Car effectivement, il n'existe pas de critères objectifs, de définition arrêtée de ce que serait un « grand homme » (ou « grande femme » : Jeanne d'Arc pendant la Guerre de Cent ans ou de la Pasionara de la Guerre d'Espagne). Il est pourtant facile de regarder dans le passé et de qualifier rétroactivement telle ou telle personne de « grand homme » qui aurait laissé plus ou moins une « empreinte ». Il l'est moins aisé de désigner aujourd'hui qui serait un grand homme. Mais au delà de la définition de ce que serait un grand homme, il convient de s'interroger sur l'utilité même d'avoir des grands hommes. Les comportements de certains, les effets parfois contestables de leurs décisions et l'évolution des sociétés contemporaines marquées par une montée des individualismes, une médiatisation accrue des actions humaines, peuvent laisser à penser que les grands hommes n'ont peut-être plus leur place au sein des sociétés démocratiques modernes. Loin d'être assimilés aux gardiens décrits par Platon dans sa cité idéale, y a-t-il encore des grands hommes et en faut-il ? Les nouveaux hommes illustres issus qui ont succédé aux grands hommes disparus témoignent du besoin permanent des sociétés de disposer de modèles qui aujourd'hui doivent être conformes aux exigences démocratiques de la cité.

**I - A la disparition d'une certaine conception de grands hommes, a succédé une nouvelle génération d'hommes illustres dont la légitimité paraît plus contestable.**

**A - L'évolution des sociétés humaines a entraîné la disparition des Héros.**

La fin de l'aventure a entraîné la fin des grands hommes.

Les grands espaces ont permis à certains hommes de s'affranchir des dimensions habituelles de la condition humaine. Les empires construits par la volonté apparente

d'un seul homme, en quelques années, remontent à une époque où il y avait des espaces à conquérir. L'aventure d'Alexandre le Grand ne doit pas faire oublier d'autres conquêtes. De même, le temps des Grandes Découvertes a permis à certains navigateurs et aventuriers de marquer leur époque dans le domaine purement maritime, James Cook et le Pacifique, Vasco de Gama et la circumnavigation, Christophe Colomb et la découverte d'un autre monde.

Aujourd'hui, il semblerait qu'il n'y ait plus vraiment de nouveaux espaces à découvrir, à explorer. Cette affirmation, forcément contestable – l'aventure spatiale est à peine commencée – s'appuie sur l'idée qu'avec John F. Kennedy, ce fut le dernier « Grand » Président des Etats-Unis d'Amérique. L'auteur de la « nouvelle frontière », initiateur de la relance de la conquête spatiale (qui débouchera au premier homme sur la Lune en 1969) a marqué son époque mais sans doute pour des raisons bien différentes que cette « nouvelle frontière », notion au demeurant ambiguë. Car outre qu'il fut à l'origine de l'intervention américaine au Vietnam, il a répondu aux attentes d'un peuple, d'une société : son charme (le début de la télévision), sa jeunesse (la comparaison avec Nixon), son mariage, sa fin ont été autant de facteurs constitutifs d'un mythe.

Mais la fin de l'aventure tient également à l'évolution de l'action humaine. Un seul homme est-il aujourd'hui en mesure de peser sur le cours de l'espèce humaine ? Ainsi, en matière d'action politique, il est courant désormais de conclure à une réduction progressive de la marge de manœuvre du politique pour différentes raisons. L'évolution des mécanismes économiques, la mondialisation, l'émergence de grandes firmes multinationales ont fait apparaître ce que l'on a appelé la contrainte extérieure. L'économie n'est pas – ou plus – un circuit économique fermé mais ouvert et soumis aux lois de l'interdépendance économique. Cette contrainte extérieure, qui a obligé le Gouvernement français a changé radicalement sa politique économique en 1983 a pris par la suite d'autres formes dont celle du pacte de stabilité budgétaire. Les hommes politiques n'ont donc pas la possibilité de s'affranchir de toutes contraintes. De manière plus générale, la rationalisation de la société humaine analysée par Pareto puis par Max Weber modifie la perception du monde et notamment de ses mythes. En réalité, les héros ont quelque peu évolué. Max Weber a su montré l'évolution des fondements mêmes de l'autorité passée du pouvoir traditionnel ou charismatique au pouvoir légal-rationnel.

Par ailleurs, la société contemporaine repose en effet sur l'individualisme qui a entraîné deux effets distincts. Le premier, conformément à la pensée de Alexis de Tocqueville (De la démocratie en Amérique), est le renforcement du principe d'égalité. Les individus étant de plus en plus attachés à leur propre situation, ils favorisent par leurs exigences politiques – facilitées par le régime démocratique – le développement de cette égalité. Le goût de la liberté tend à être sacrifié au nom de la passion de l'égalité. Au demeurant, dans Athènes au V<sup>e</sup> siècle – celui de Périclès -, l'opinion publique se méfiait de certains hommes politiques jugés aventuriers. L'ostracisme touchait l'homme politique dont la présence (et la popularité) dans la cité était devenue insupportable au démos. Plutarque dans ses vies célèbres relate ainsi l'ostracisme de Cimon et de Thémistocle, ce dernier qui fut pour autant le sauveur de la cité face aux Perses.

Le second effet tient à la banalisation de l'action humaine. Le développement de l'individualisme aurait entraîné un certain abandon du sentiment de dévouement public. L'intérêt général, le sacrifice individuel ne sont plus des valeurs aussi reconnues aujourd'hui. Les années 80 ont été en quelque sorte le symbole de cette

évolution et confirment le pressentiment de Tocqueville sur la tendance naturelle de la démocratie à devenir médiocre.

Mais cette période a aussi été concomitante de l'apparition de nouvelles valeurs. A s'y méprendre, certains pourraient y voir de nouveaux « Grands hommes ».

## **B – De nouveaux modèles pour une société de loisirs et de médias : le temps des grands communicants.**

La société contemporaine emporte au moins deux caractéristiques. C'est une société de loisirs issue de la « *société d'abondance* » (J. Galbraith) qui n'étant plus en crise se recherche de nouveaux « guides ». C'est une société désormais soumise au regard médiatique. Cette société civile ne retient pas forcément les mêmes grands hommes que les sociétés connues jusqu'à présent. Toutefois, elle a besoin également d'une structure hiérarchisée avec des valeurs nouvelles. Déjà au XIX<sup>e</sup> siècle, Auguste Comte considérait que les sociétés passaient différents âges au fur et à mesure du Progrès technique et industriel. A chaque âge correspond une élite qui gouverne la cité.

La société de loisirs a ainsi favorisé l'émergence de nouveaux modèles pour des individus en recherche permanente de repères. Les domaines sportif et culturel ont permis d'y répondre en partie. Le sport est devenue une activité de masse. Ce ne sont plus les représentants d'une élite sociale qui s'y adonnent. Activité ouverte, elle a permis l'émergence de personnalités nouvelles qui ont par ailleurs bénéficié d'un système médiatique aux dimensions radicalement nouvelles. Les « nouveaux dieux des stades » ont été en partie façonnés par les médias et le développement de la télévision a facilité le rapprochement entre la masse et ces individus sortis de ladite masse. Les sondages montrent que les personnalités les plus connues et les plus respectées par l'opinion publique sont généralement des sportifs ou des individualités issues de la société civile.

Ces nouveaux modèles ont bénéficié de la révolution des médias qui a entraîné l'apparition d'une nouvelle espèce d'hommes : les grands communicants.

La communication, par nature, n'a pas vocation à rester. Or, le paradoxe de cette « société du spectacle » réside dans l'institutionnalisation de la communication et donc de ses artisans. Il est coutume de dire qu'une action doit reposer sur le « savoir-faire » et le « faire-savoir ». Mais l'évolution des sociétés de plus en plus médiatisées a eu pour effet de rendre tout communicable et donc de faciliter une surenchère pour ceux souhaitant s'approprier le pouvoir donc le seul moyen d'y accéder. La vision d'un Marshall Mac Luhan annonçant en 1964 dans Comprendre les médias « *le village planétaire* », n'a pas été contredite. Tout individu peut être l'objet de l'attention des médias. Essais, romans à succès et films à destination du grand public se complaisent à souligner le rôle des conseillers en communication des grands hommes politiques mais aussi des capitaines d'industrie et des stars. Le pouvoir aurait donc changé. Le symbole du pouvoir royal aux mains de conseillers restés dans l'ombre – la figure erronée du cardinal de Richelieu – a été remplacé par les « spins doctors ». L'affaire Karl Rove en est une illustration. Pour autant, la maîtrise du medium comme la démocratisation de l'accès au statut d'homme public ne suffisent pas à satisfaire cette définition de grand homme. L'homme qui passe à la télévision est connu à un moment donné. Mais la fugacité de son passage, de son succès contraste avec la nécessité de rester dans le souvenir (construire le mythe) et de laisser une empreinte. La relation au temps des sociétés modernes ne facilite pas l'avènement des grands hommes paradoxalement. S'agissant de ces derniers, il convient de retenir cette définition provisoire : celui qui poursuit l'utilité commune, jointe à la vertu existentielle et dont l'action humaine résiste au temps. La difficulté tient à ce que cette utilité commune

soit conforme à la vertu au risque de considérer que Staline, Hitler et Mussolini furent à bien des égards de « grands hommes ».

## **II – Malgré certains dangers, les grands hommes peuvent constituer des modèles nécessaires au bon fonctionnement des sociétés modernes sous certaines conditions.**

### **A – Le recours aux grands hommes n'est pas sans dangers ni difficultés : le mythe de l'homme providentiel.**

Le recours aux grands hommes représente des dangers et des difficultés pour les démocraties. Leur action, leurs épopées sont une source de dangers : Canetti dans Masse et Puissance voit dans le grand homme celui qui survit (l'esprit de survie est l'esprit de puissance). Mais cette survie se fait souvent au prix de la vie des autres (Canetti retient que la guerre des Gaules et la campagne de Russie n'ont pas jeté un discrédit à César et à Napoléon) et contre des principes qui touchent à la dignité humaine (Roosevelt a-t-il caché l'annonce de l'attaque de Pearl Harbor comme l'existence des camps de concentration et d'extermination ?).

Elevés parfois au rang de mythe, ils ne sont pas dénués d'une certaine ambiguïté.

Le mythe napoléonien a surgi dès les premiers temps de la Restauration, tandis que la France vit des heures d'humiliation nationale et de difficultés économiques, se nourrissant du souvenir des grandes victoires militaires et de l'âge d'or des hauts salaires et du bas prix du pain en vigueur sous le Premier Empire. Le Mémorial de Sainte-Hélène de Las Cases, paru en 1823, est un énorme succès de librairie. Napoléon apparaît en défenseur des conquêtes révolutionnaires et en libérateur de l'Europe. Le mythe du «Petit Caporal» est né. Dans le Médecin de campagne, de Balzac (sept éditions entre 1833 et 1846), Benassis, le médecin, et Genestas, le capitaine en demi-solde, vouent à l'empereur un culte éperdu - dont témoigne le célèbre épisode de la veillée qui campe le «Napoléon du peuple». De Hugo à Vigny en passant par Lamartine, le romantisme verse dans l'hommage napoléonien, tandis que les chansons de Béranger se font l'écho de cette admiration pour le «grand homme» et le «bon empereur». En 1840, c'est paradoxalement sous Louis-Philippe (une autre droite pour reprendre la célèbre terminologie de René Rémond sur Les Droites en France) les cendres du héros sont ramenées en France et déposées aux Invalides. Enfin, Louis Napoléon Bonaparte usera du mythe impérial pour accéder au pouvoir et édifier le Second Empire avec l'échec que l'on sait. Or, il s'agit du même homme quand on parle de l'« ogre corse » qui fit fusiller le prince d'Enghien et le créateur du code civil, de la Banque de France ou de la préfectorale.

Derrière le mythe, se dessine plus souvent une tentative de prise de pouvoir. Le Grand homme est souvent brandi comme l'homme providentiel en mesure de sauver une société en difficulté. Knock ou le triomphe de la médecine de Jules Romains décrit ainsi la « prise de pouvoir » de Knock sur Saint-Maurice - émouvant et pathétique microcosme de n'importe quelle petite ville – qui n'est possible qu'en raison de l'abdication des hommes au profit de l'un d'entre eux. La pièce nous renvoie alors à un univers où l'homme providentiel bafoue l'esprit critique du citoyen, où celui-ci se dépouille - au propre et au figuré (il s'agit d'un cabinet médical où le « patient » se dénude devant l'homme de science...). La Révolution nationale va pour sa part s'appuyer sur le mythe du « vainqueur de Verdun, l'homme de 17 ». Profondément conservateur, imprégné de l'image passéiste d'une France paysanne et patriarcale, Pétain rassemble autour de lui des hommes venus de divers. Son immense prestige, son grand âge, le maniement adroit d'une rhétorique culpabilisante (expliquant la défaite par la victoire passée de « l'esprit de jouissance sur l'esprit de sacrifice ») sont

mis, grâce à un art consommé de la propagande, au service d'un culte de la personnalité qui lui assurent une grande popularité durant les débuts du régime.

Devenus mythes, le plus souvent passés mais parfois également vivants, les grands hommes peuvent constituer un danger. Pour autant, ne faut-il pas aussi des modèles pour une société sans chef (notion qui renvoie ainsi au duc par exemple) ? Le recours à de telles figures n'est pas difficile. Comme l'indiquait Machiavel dans Le Prince une chose est de gérer une république, une autre de la fonder. Les « prophètes armés » qui fondent les républiques doivent disposer selon Machiavel de la vertu, l'ensemble des qualités et des défauts qui permettent de distinguer du peuple les bâtisseurs d'empires. En tout état de cause, le principe d'égalité ne doit pas faire obstacle à l'avènement du surhomme annoncé par Nietzsche.

De même, selon l'état d'une société, le besoin d'un grand homme sera plus ou moins grand. Enfin, nul n'est grand homme dans toute situation à la fois parce qu'il y a des situations qui n'ont que faire des grands hommes et parce que certains grands hommes ne se révèlent que dans la tragédie. De Gaulle n'entendait rien à la chose politique en temps normal. Les peuples ont parfois l'instinct de se confier à ces personnalités.

## **B – La nécessité de modèles : le grand homme est le modèle qui survit à l'épreuve du temps.**

Tout être humain a le besoin d'un modèle. La cellule familiale constitue souvent une première étape pour l'enfant à la recherche d'un référent. Après Champs d'honneur, Jean Rouaud a avec Des hommes illustres, dépassé le regard du père héros au combat pour découvrir la grandeur de Joseph dans les moments de paix domestique avec son amour des vieilles pierres. Ces pierres représentent ainsi la qualité de l'homme estimable, qui protège, bâtit et ne plie pas. On peut penser à Victor Hugo qui admirait son père comte et général d'Empire (« *mon père, ce héros au sourire si doux* »).

De manière plus générale, la société a toujours eu ce besoin de rendre hommage à ceux qui se détachent de la masse. L'hommage aux morts est une pratique que l'on retrouve dans toutes les sociétés humaines allant jusqu'à l'hommage au soldat inconnu. Périclès dans son discours prononcé à l'occasion de l'ouverture des hostilités – ce sera le début de la Guerre du Péloponnèse – rend un vibrant hommage à ceux qui se sont et vont se sacrifier pour sauver la cité athénienne menacée par les Perses. Il n'est pas étonnant au demeurant que le culte des morts présente quelques parallélismes avec le culte des grands hommes à l'image des écrits de Maurice Barrès. L'école est aussi un relais pour favoriser l'enseignement, le souvenir de ces grands hommes (le rôle des hussards noirs de la République pour façonner de manière identique les nouveaux lieux de mémoire de la France républicaine). Des distinctions honorifiques ont été instituées pour récompenser les hommes de leurs bravoures ou pour leurs talents. Bien que régulièrement contestées, elles reposent sur une hiérarchie qui tend pour les plus honorifiques d'entre elles à récompenser les plus grands parmi les grands. Le prix Nobel de la Paix est ainsi une façon de récompenser depuis 1901 les personnes « *les plus dignes ayant rendu les plus grands services à l'humanité* ». Parmi ses lauréats, on peut retenir Martin Luther King en 1964 ou Nelson Mandela (avec F. de Klerk) en 1993 mais aussi Albert Schweitzer qui lors de son discours de remise du prix Nobel, en 1954, pointa les dangers de la bombe atomique. Reconnu lors de son seul voyage aux Etats-Unis en 1949 comme « le plus grand homme du siècle », il bénéficia alors d'une audience qui lui permit d'intervenir sur différents sujets.

L'aventure du Boulangisme illustre en partie la possibilité pour une société de contrôler les tentations populistes qui pèsent sur elle. Le général Boulanger, le

« général Revanche » fut soutenu notamment par un bonapartiste, Thiébaud, le Comte Dillon, le communaliste Rochefort et quelques radicaux-révisionnistes tels Naquet, Laguerre ou Laisant. La Cocarde est créée spécialement pour soutenir l'élan plébiscitaire. Maurice Barrès, l'auteur du Culte du Moi entretiendra la mémoire du Général. Deux écoles se forment quant à l'interprétation du boulangisme. Derrière René Rémond, le boulangisme serait une manifestation du bonapartisme. La thèse de Zeev Sternhell situe cette crise politique en une manifestation pré-fasciste. Même un Georges Bernanos prendra volontiers le parti des vaincus une cinquantaine d'années plus tard dans sa Grande peur des biens-pensants.

Cette nécessité de modèles dans les sociétés démocratiques est en même temps son danger. C'est pourquoi il est nécessaire de disposer de contrôles et de contre-pouvoirs. Mais au delà des considérations institutionnelles, la société doit reposer sur l'adhésion à certaines valeurs. Celle qui peut rendre compatible une société démocratique et le Grand Homme reste sans doute celle qu'exigeait déjà en son temps Montesquieu dans L'Esprit des Lois : la vertu, qui est la seule valeur permettant dans un gouvernement populaire à celui qui fait exécuter les lois sentir qu'il y est soumis lui-même. En quelque sorte, et reprenant ainsi Jean-Jacques Rousseau dans Le Contrat social, la déclaration des devoirs de l'homme et du citoyen de 1795 (en préambule à la Constitution de 5 fructidor), « *nul n'est bon citoyen s'il n'est bon fils, bon père, bon frère, bon ami, bon époux* ». En acceptant de jouir d'un droit, j'accepte aussi par avance de subir les contreparties de ce droit. C'est aussi pour cela que Plutarque indiquait que l'ingratitude envers les grands hommes est la marque des peuples forts. De Gaulle fut remercié en 1969, Churchill dès 1945.

Le grand homme est donc celui qui incarne pendant un moment le destin de son peuple. Le grand homme politique est celui qui incarne le destin politique d'un peuple confronté à un défi crucial pour sa destinée (Ben Gourion). Un grand homme spirituel est celui qui incarne la voie que doit emprunter une société à un moment donné (Gandhi). Un grand savant est celui qui s'oppose aux obstacles à la Vérité (Copernic). C'est une fois disparus qu'ils subissent l'épreuve du temps. La lucidité de leur action et le caractère visionnaire de leurs idées prennent alors sens. Comme l'indiquait Paul Valéry, les grands hommes meurent deux fois, une fois comme hommes et une fois comme grands.

La Révolution française a eu ses grands hommes. C'est d'ailleurs sous la Révolution que fut décidé d'utiliser le Panthéon aux fins d'abriter les cendres des Grands Hommes de l'Histoire comme Jean-Jacques Rousseau, Emile Zola, Jean Moulin, Gaspard Monge, François Fénelon, Louis Braille, Pierre et Marie Curie ou encore André Malraux.

Mais l'idéal de vertu considéré comme indispensable pour protéger la société contre ses propres enfants érigés ou auto-proclamés Grands Hommes n'a-t-il pas disparu ? Car à la base de la vertu se profile l'idée de cette intime corrélation entre le droit et l'obligation. Nos démocraties modernes semblent avoir mis à mal cette corrélation jugée à bien des égards comme inutile et dépassée. L'idéal de vertu est donc incertain.

Le grand homme est également fragilisé par la relation entretenue par les sociétés modernes avec le Temps. Attachés à une société de l'immédiat, de l'instantané, sommes-nous en mesure d'apprécier ce qu'est un Grand Homme ?

C'est cette même Révolution qui décapita certains de ses Grands Hommes au nom d'une Vérité ou d'une nouvelle Vertu. La mort de Danton de G. Buchner montre bien l'état d'esprit où se trouvent ses Grands Hommes, pris dans le maelström de la révolution et qui finalement apparaissent bien communs et si humains.